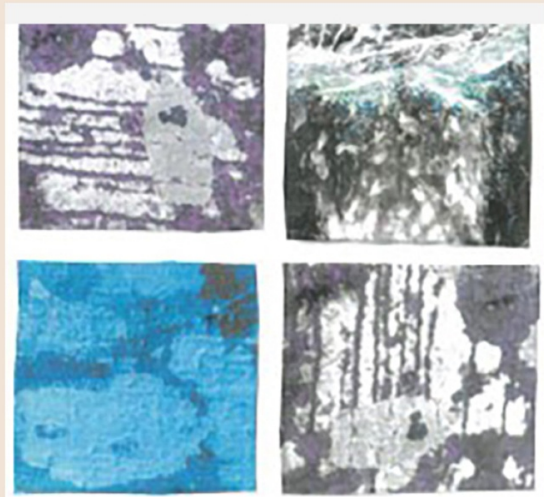


Danielle Auby

Dans la forêt la plus obscure



Danielle Auby

Dans la forêt la plus obscure

© Danielle Auby, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6408-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Emmanuelle Schwartz
qui sait voir
les couleurs et les formes
du monde

1

La plus obscure fut d'abord une forêt d'hiver. Hiver appesanti sur les prés, les lacs, les routes et les forêts au plus profond desquelles la seule couleur et la seule lumière semblaient venir d'en bas, du vert tenace de la mousse qui grimpait sur les troncs et du roux foncé des fougères. Je commençai à marcher pour obéir ou me dérober à une injonction que j'avais entendue au commencement d'un rêve sans couleurs ni détails et quelque peu expéditif. Une voix me donnait l'ordre d'aller dans la forêt la plus obscure pour chercher mes jeunes parents. J'avais pris acte aussitôt de ce que l'on me demandait comme s'il s'agissait d'une tâche ordinaire : aller acheter du pain, mettre le couvert, faire mon lit etc...et je ne songeais pas à m'y soustraire. Je crois même que j'éprouvais un certain soulagement à l'idée d'accomplir un travail déterminé. En rêve encore, je m'empressais, je brûlais d'impatience et me mettais en marche dans une forêt qui s'était présentée d'elle-même.

Je ne suis pas très sûre de n'avoir pas après coup ajouté l'injonction à un rêve ordinaire de promenade en forêt pour le corser un peu à mes propres yeux, comme il m'était déjà arrivé de le faire, à la fin d'un sommeil qui ne m'avait pas offert d'éléments assez consistants. J'avais peut-être réécrit et complété le rêve, dernier coup de pouce du moi rêveur qui, sur le point de céder la place au moi conscient, par prévenance et connaissant ses goûts, sans souci de l'ordre des choses, avait ajouté l'injonction qui donnait à une excursion banale le lustre d'une quête singulière

Tout le jour qui suivit, je résistai un certain temps. Depuis quand fallait-il obéir aux ordres de ses rêves ? Qu'est-ce que c'était que cette histoire de jeunes parents ? Les avais-je perdus dans la forêt la plus obscure comme deux Petit Poucet sans cailloux ? Étais-je à moi seule les parents dénaturés de mes jeunes parents ? S'étaient-ils égarés ? S'étaient-ils perdus ensemble ou s'étaient-ils perdus l'un l'autre ? Devais-je les rassembler, les ramener parmi nous ? Ceux que je devais chercher n'étaient-ils encore que des enfants ou avaient-ils déjà l'âge de s'unir ? N'étaient-ils que des adolescents en pleine guerre ? Ou bien la guerre venait-elle de s'arrêter ? En était-on à ce bel été qui suivit la fin de la guerre ? Le plus bel été dans la mémoire de tous ceux qui étaient restés en vie et

s'apprêtaient avec impatience à commencer leur temps d'adulte et à faire venir au monde, beaucoup trop tôt sans doute, celle qui aujourd'hui raconte tout cela ? Le rêve ne semblait pas savoir que mes parents avaient depuis longtemps cessé d'être jeunes, qu'ils étaient devenus vieux, qu'ils étaient morts et que de mon côté, j'étais bien partie pour les imiter. Le rêve cherchait-il à m'illusionner et à me faire espérer que, dans la forêt la plus obscure, une fois que je les aurais trouvés, je saurais les ramener non seulement à la vie mais même à la jeunesse ? Alors le temps repartirait à l'envers au risque de me faire tomber en deçà de ma propre naissance. Ma quête n'avait-elle pour but, les ayant retrouvés, de les faire revenir dans la voie droite où l'on se marie dans les règles pour faire des enfants ? Le maître du rêve qui est moi et qui n'est pas moi croyait-il donc que je n'avais pas d'âge, que j'étais à la fois hors du temps et, revenue en arrière, à la fois non-née et mère et fille de mes jeunes parents ?

Ce n'était peut-être qu'en rêve encore, un autre rêve d'une autre nuit que je pouvais accomplir ce que le premier me demandait. Pouvais-je commander à d'autres rêves de prolonger celui qui m'était venu la veille ? Pouvais-je les diriger et faire en sorte qu'ils communiquent d'une nuit à l'autre comme s'ils se suivaient sans l'intervalle des jours ? Fallait-il prendre le rêve au mot et à la lettre, m'appliquer à lui obéir, m'empresser, feindre d'aller chercher, contre toute raison, mes jeunes et vieux parents disparus, en repliant l'un sur l'autre le passé et l'au-delà, en coupant court aux tourments de l'énigme ? Ah, bon ! Ils étaient là, les morts, on pouvait les chercher, les trouver, les ramener avec nous ? Nous avions donc accès, à condition de croire avec persévérance, à une terre ferme que l'on pouvait arpenter pour les revoir ? Sans doute, devrais-je intercaler entre les mots du rêve, d'autres mots et soupçonner ma mémoire de n'avoir retenu, pour la dramatiser, qu'une partie de la phrase. Entre *chercher* et *jeunes parents*, sans doute y avait-il, voyons voir, *la présence* ? *le souvenir* ? *l'évocation* ? *la figure* ? La tâche en aurait-elle été plus facile ? Aurais-je pu l'éluder et renvoyer à la nuit, comme fait tout le monde, cette injonction, ce rêve qui n'auraient jamais dû en sortir ? Je savais bien que je me payais de mots en faisant semblant d'obtempérer. Je savais bien que je ne trouverais dans les forêts ni leur corps, ni leur âme. Mais il me plaisait d'imaginer qu'en avançant entre les arbres, je dessinerais dans l'espace, un chemin de pensée qui me rapprocherait d'eux. Ainsi, peut-être, pourrais-je raconter un peu de leur histoire comme si je marchais le long de leur vie ?

Comment chercher, comment trouver la forêt plus obscure ? Des forêts, il y en

a tant, partout, dans le monde. Je n'avais ni le temps, ni la force de les traverser toutes. À vrai dire, me disais-je pour simplifier ma tâche, toutes les forêts étaient, à leur manière, la plus obscure car en chacune d'elles, il y avait peut-être un point où elles se concentraient, se resserraient. Tout le contraire d'une clairière, un cœur d'ombre, inviolable et secret, défendu par des broussailles, des troncs serrés, croisés, des monticules, des termitières.

Je ne sais trop combien de forêts j'avais déjà atteintes et parcourues dans le rêve ni si j'avais finalement trouvé la plus obscure, encore moins si j'avais tenu compte de l'injonction qui m'était faite ou si je l'avais oubliée aussitôt, davantage préoccupée par la cadence de mes pas, la distance parcourue et le nombre de forêts visitées dont je m'étonnais qu'elles fussent d'un seul tenant comme si nous étions revenus au temps où elles recouvraient une bonne part de la terre si ce n'est sa totalité. Il n'est pas impossible pour un rêveur de parcourir en une nuit, des temps et des espaces considérables et j'imaginais après coup que le voyage, orienté par l'injonction qui lui en donnait le motif, pût se poursuivre indéfiniment tout au long des nuits qu'il me restait à dormir. Alors j'aurais parcouru toutes les forêts du monde et serais venue, à la fin, déposer mon récit devant le grand arbre, celui de Saint Moré que j'avais salué, en aimable compagnie, un 20 janvier, par un jour radieux de grand vent, l'arbre seul qui se dresse si droit, si fier, si haut, au dessus de la vallée de la Cure, altier, massif, chenu, solide, l'arbre des arbres, le premier, le dernier à recevoir déclarations et prières, pareil à celui dont Marco Polo prétend dans Le Devisement du monde, qu'il marque la limite entre l'Orient et l'Occident.

À supposer que je le trouve, ce cœur obscur de la forêt la plus obscure, devais-je chercher mes jeunes parents dans un seul arbre ? Dans tous les arbres ? Cachés derrière un tronc ou perchés dans les branches, rieurs, me voyant arriver ? Leur présence, à coup sûr, serait invisible, incertaine et tellement inatteignable que je passerais à côté sans les voir. Devais-je chercher sur l'écorce, dans la forme des branches, des figures, des formes qui me rappelleraient leurs visages, leurs airs, leurs attitudes, leur façon d'incliner la tête, de se tenir debout, de joindre les doigts, de balancer le corps en écoutant de la musique, de descendre en courant les escaliers de la maison ?

Chercher, chercher, oui mais comment ? Chercher dans la forêt ? Comme une aiguille dans une botte de foin. Comme on dit à un chien : cherche ! cherche ! Chercher pour les trouver ? Chercher pour les ramener ? Vers où ? Et de quel

droit ? Je suis le chien de mon rêve. Fidèle ? Zélé ? Récalcitrant ? Aucune indication sur la marche à suivre ou bien à éviter. Ne pas se retourner, une fois qu'on les a. Et Orphée se retourne quand même.

Le rêve m'incitait simplement à me mettre en chemin, à l'aventure, à traverser les forêts. Ce n'était pas la pire des façons d'occuper ce temps indécis où nous n'avions pour nous ébattre que le cercle réduit que nous donnaient les restrictions. C'était un temps de pandémie dans le monde et tout au long d'une très longue année, nous avions tous tracé autour de chez nous, trois cercles successifs qui s'élargissaient ou se rétrécissaient selon les vagues et les chiffres. Le plus petit des cercles n'avait qu'un kilomètre de rayon. Le plus grand en avait vingt. Il y en avait un de dix. Les cercles s'agrandissaient, disparaissaient puis revenaient et nous pouvions chaque fois consulter notre carte personnelle.

L'injonction du rêve et la disposition des cercles tombaient tous deux à point et me donnaient un programme et un territoire dont j'acceptai docilement la formule car elle charpentait tout à la fois mon temps et mon espace.

Hé bien, répliquai-je alors au maître des rêves qui était moi et qui n'était pas moi, par reconnaissance envers toi qui, la plupart du temps, envoies dans mon sommeil des visions surprenantes, je la chercherai ta forêt la plus obscure et en chemin, si je m'attarde à visiter nombre de forêts moins obscures, peut-être y trouverai-je des occasions de me réjouir et de compléter la nuit suivante les visions que tu m'enverras !

Des arbres, il y en avait déjà beaucoup autour de moi. Il y en avait devant ma fenêtre. Il y en avait devant ma porte. Même s'ils ne formaient ensemble aucune forêt, ils se serraient les uns contre les autres, se répondaient de près, de loin, séparés seulement de quelques mètres comme le noisetier, au dessus de la boîte aux lettres, et son pareil, devant la cuisine. S'il n'y avait eu ni maison, ni route, sans doute, se seraient-ils multipliés et l'on aurait, à la place du hameau, à la place du bourg, plus bas, une forêt d'un seul tenant, une forêt épaisse et bien obscure.

Dans le tronc du grand épicéa, à droite de la pente qui descend vers le pré, on peut apercevoir le premier de ceux que j'appelle les exclamatifs. Il suffit d'une branche coupée et de deux fentes dans l'écorce. Celui-ci est patibulaire et semble me faire des reproches. Le **O** parfait, grand ouvert de sa bouche est surmonté de deux yeux indignés. Au-dessus, des reliefs comme des cornes font de lui un

bélier hargneux qui ne demande qu'à foncer contre les importuns. Me donner le bélier pour guide et pour mentor et redouter qu'il me conduise dans des forêts si obscures et si terrifiantes que je n'en reviendrais jamais.

Tout l'ensemble des arbres et des bois, mes voisins, tenait aisément dans le plus étroit des cercles et la forêt des contes, ainsi que je la nomme, était à ma portée. Pour être obscure, celle-ci l'était véritablement. Elle l'était à grand spectacle. Des sapins noirs considérables, de la mousse et des troncs renversés. Tout un fouillis dans lequel un chemin commençait, montait, hésitait, allait se perdre et il fallait faire comme lui avant de trouver le moyen de rejoindre le chemin de Chassagne qui descendait vers l'Étang neuf.

Si je continuais assez longtemps, me disais-je, au moins pourrais-je apprendre à mieux reconnaître les arbres, leurs espèces, leurs formes, distinguer le sapin et l'épicéa en regardant si leurs fruits bruns au bout des branches, montent ou descendent.

Au lieu de forcer les portes du rêve pour le regarder bien en face, je préférerais alors, de loin, par le chemin qu'il ouvrirait devant moi, m'en aller sans plus d'inquiétude, en une flânerie sans projet, sans enjeu, dont les seuls événements seraient ceux du temps, du ciel, de la lumière.

L'été avait passé dans l'espérance que c'en était fini des restrictions mais en automne, il y eut le deuxième cercle, celui de vingt kilomètres. Celui-là me donnait trois grands lacs et leur contour boisé. J'avais la forêt de Thoisy, au Nord-Ouest, celle de Breuil-Chenu et la forêt d'Anost, sans compter les innombrables bois portant chacun leur nom impénétrable. L'année finie, vint encore une vague où tout recommença mais le troisième cercle de dix kilomètres me laissait encore une assez grande variété d'arbres d'hiver sur lesquels à la longue le premier printemps fit venir des bourgeons et des feuilles.

2

Le premier jour de février, en montant vers les Prêles, je m'incline devant mon deuxième exclamatif. Dans une branche basse, le trou rond qui dit : **O**, est surmonté de brindilles emmêlées. Je tends l'oreille. Qu'est-ce que j'entends ? Un cri de joie, de terreur, un appel insistant ? Se borner comme lui, en guise de récit, à former et lancer avec ma bouche, un **O** plus grand, plus vaste que tous les grands discours, déclarations, résolutions et commentaires, qui les contient ensemble, dispense de les dire et plus encore précède, achève tout ce que l'on peut proférer, tout seul et sans témoins, mobilisant, en pure perte, souffle, parole, cœur, sang et vigueur. **O** long et rauque des ombres du Purgatoire qui, s'approchant de Dante en chantant le Miserere, s'aperçoivent que son corps ne laisse point passer les rayons du soleil. Et comme, à mon tour, je lui fais de l'ombre, l'exclamatif devient plaintif, douloureux, désenchanté, ses cris sont si perçants que je me bouche les oreilles puis me mets à crier à mon tour plus fort que lui, si bien que je deviens pétrifiée à son image et depuis lors, notre double menace encadre lugubrement le promeneur aventuré sur le chemin pour le dissuader de s'engager plus loin où le combat fait rage.

Montant la garde à gauche, comme pour annoncer le vilain qui va suivre, un arbre aux bras dressés, forme une croix sur laquelle, l'homme cloué ne fait qu'un avec les troncs et les branches desséchés, amincis, en rappel obscur et poignant de l'histoire éternelle.

L'arbre en croix et l'exclamatif n'étaient pas de bon augure. Cortège un peu trop dramatique à mon goût, moi qui, malgré l'injonction et les restrictions, ne songeais étourdiment qu'à profiter de l'escapade. Je peux faire semblant, raconter des sornettes, tenter de m'entendre avec ce que je vois, oublier le rêve ou ne garder de lui que le souvenir des forêts, une fois que le pli est pris, impossible de s'en défaire.

J'avance et je m'arrête. Je sais que je ne trouverai rien. La pensée de mes jeunes parents bourdonne, chantonne, s'éteint. Je la promène et l'abandonne. L'air se fait vif. Il faut rentrer. Je ne suis pas de taille à bâtir sur des riens, toute une traversée des mondes. J'aurais aimé le voir, l'ordonnateur du rêve, faux dieu, faux maître et lui demander ses raisons mais au souvenir de sa voix que je